

L'Enfant de la Prophétie: Une Genèse Arthurienne

SEB LE RÊVEUR



Les Labyrinthes d'Yvette : Mémoires Nocturnes de l'Après-Guerre

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Écllosion de la Fleur de Nuit : Le Cœur Caché	4
Chapitre 2 : Les Murmures du Grand Monde : Arrivée des Prédateurs	6
Chapitre 3 : Le Jeu de l'Ombre et du Désir : Le Magistrat Corrompu	8
Chapitre 4 : Le Cœur Sauvage du Mafieux : L'Obsession de la Pègre	11
Chapitre 5 : Les Fantômes de l'Ambassadeur : Secrets Diplomatiques	14
Chapitre 6 : La Chute des Masques : Le Grand Scandale	18
Chapitre 7 : L'Héritage d'Yvette : Reine des Âmes	20

Chapitre 1

L'Écllosion de la Fleur de Nuit : Le Cœur Caché

Le saphir de ma bague, un frisson de pierre froide, effleura le vélin jauni, un murmure contre le papier épais. La pointe de ma plume d'oie, luisante d'encre noire, venait de lacérer l'équilibre d'une vie d'un trait si précis, si chirurgical. Le registre, lourd de cuir sombre, offrait son odeur âcre de parchemin vieilli, de cuir fatigué, un sillage familial, intime. Ma main gauche le maintenait ouvert, mes doigts fins caressaient les stigmates d'une page qui avait épousé le temps : une pliure lassée, des éclaboussures de jadis, une déchirure infime, cicatrice d'une existence trop rudement menée. Là, sous mes doigts, se lisaient les destins tracés, les comptes soldés.

Je soulevai la plume avec une lenteur calculée, la retins un instant en suspens. Instrument de sentence. Mon regard glissa vers l'ensemble de bureau en bronze ciselé, luxe inutilement offert par un amant d'hier, si pratique pourtant. Le réceptacle de cristal à facettes contenait une encre de Chine d'un noir abyssal. Dans la gouttière creusée du porte-plume, je la déposai. La tige d'oie s'y nichait, parfaite, sa pointe effleurant le liquide sombre, prête. "Tu crois m'échapper, ma petite âme ? Non. Jamais." Je le murmurai, non à moi-même, mais à l'encre qui séchait, à la vie qui s'y figeait. Le geste était d'une pure économie. Le silence l'avait épousé.

Un balayage furtif de la ligne biffée. Le regard s'éleva. Non pas arraché, mais détaché, comme un fil d'araignée qui se rompt. Il traversa le palissandre poli, sans y laisser de trace, pour se poser, obstiné, sur la porte de mon boudoir. Mes pupilles recherchèrent le panneau central supérieur, où s'offrait une discrète gravure. Un corbeau stylisé, ailes déployées, son œil unique perçant le secret, perché sur un rameau d'olivier aux nervures fines. En dessous, la devise gravée, une vérité nue : « QUI VEILLE, RÈGNE ». La gravure profonde semblait respirer le chêne patiné. Ma

main gauche, celle qui serrait l'ouvrage lourd, relâcha sa pression. D'un mouvement sec, elle saisit le coin supérieur droit de la couverture. Le registre se referma, un soupir étouffé de cuir frotté, scellant les noms, les destins, les chiffres.

Mes deux mains agirent de concert, d'une synchronisation si parfaite qu'elle ne tolérait nulle hésitation. La gauche, l'ouvrage à peine clos, glissa latéralement, s'éloignant du palissandre. La droite, restée près de l'encrier, accomplissait un trajet symétrique. Elles ne se rencontrèrent pas. Elles firent leur parcours, horizontal et légèrement descendant, pour se poser, délicates et fermes, sur le velours cramoisi des accoudoirs. Les paumes ouvertes sur le tissu, elles épousaient la courbe du bois, les poignets à peine soulevés. Cette posture incarnait une femme qui attendait, qui pesait, forte de son empire. La ligne de ma bouche ? Parfaitement ferme. Ni tendue, ni desserrée, ni entrouverte. Une estocade tracée sur mon visage, sans le moindre tressaillement aux commissures. Le masque de la Maquerelle, immuable, inaltérable.

La devise « QUI VEILLE, RÈGNE » s'imprimait encore au fond de mes pupilles, vérité gravée. Le regard, sans s'arracher, se détacha du corbeau stylisé. Il glissa, millimètre par millimètre, le long du montant droit de la porte en chêne, suivant la veinure sombre. Il s'attarda, une fraction de seconde, sur la poignée de cuivre massif dont le poli renvoyait un éclat discret. Le mouvement continua, longeant le bas de la porte jusqu'au seuil usé. De là, balayant l'étroit tapis d'Orient devant l'entrée, il remonta le mur d'en face, pour s'arrêter sur le cadre vide d'un tableau décroché, là où la poussière dormait, intacte. Une vérification silencieuse, sondant l'immobilité des lieux. Simultanément, à cet instant précis où la vue entamait sa ronde, la perception sonore la plus ténue atteignit mes oreilles : le froissement très lointain d'une soie. Un son si léger qu'il aurait pu être le fait d'un courant d'air, mais je reconnaissais le bruissement d'une jupe sur les marches de l'escalier, deux étages plus bas, ou d'une robe de chambre dans le corridor éloigné. Le signe infime de la vie qui reprenait son cours dans les profondeurs de ma maison. La preuve que l'on veillait, ou que l'on se préparait à veiller. Et à régner.

Chapitre 2

Les Murmures du Grand Monde : Arrivée des Prédateurs

Le silence n'avait jamais porté la mélodie joyeuse du boulanger, ni le pas pressé du commis. Non, ici, la chasse s'inaugurait au *grincement feutré* des pneus d'une lourde automobile. Une bête gorgée d'ombre et de puissance, elle venait s'immobiliser, sans un à-coup, devant l'entrée discrète. Presque aussitôt, un *clic métallique et précis* déchirait l'air ténu. La portière arrière, déjà, s'ouvrait sous la manipulation d'une main gantée, invisible. Le prélude chuchotait son début.

La portière s'entrouvrit alors, lentement, comme une bouche réticente. Non pas un soulier, ni le moindre indice de chair ne trahissait la sortie. Mais la pointe d'un *gant de chevreau d'un gris perle*, immaculé, effleurait le montant de la carrosserie. Un geste d'une précaution excessive, la caresse d'une main habituée à ne pas se salir, l'annonce d'un luxe si discret qu'il en devenait obscène. Le rideau commençait de se lever sur cette scène intime.

Mon œil ne perdait jamais le fil. À la suite du gant, le parfait angle du *revers de manchette* se détacha de l'habitacle. Un pan de *drap de laine sombre*, d'une densité et d'un tissage si serrés qu'il ne captait pas la lumière, mais l'avalait. Une ligne nette, ininterrompue, prolongeant la promesse d'une tenue impeccable, d'un corps d'une rectitude implacable. Le pouvoir, tout entier, s'incarnait dans ce tissu, discret et redoutable.

De cette masse absorbante, une première arête émergea : le *galbe parfait du revers de veston*, même étoffe. Il se dessinait, implacable, le long d'un torse encore invisible. Une ligne taillée au cordeau, sans un pli, sans une faiblesse. La signature du commandement se révélait, une prestance qui ne souffrait aucune approximation.

Après, l'œil ne pouvait manquer l'ouverture que le galbe laissait deviner. Non pas la peau, pas encore l'intimité, mais l'arête d'un *col de chemise*. Sa blancheur éclatante tranchait le drap sombre, une clarté presque agressive, d'une amidonnée irréprochable. Le masque social avant la révélation, signe d'un homme ne laissant rien au hasard, pas même le pli de son linge. Déjà, l'odeur d'un tabac blond rare, mêlée à une effluve de musc discret, flottait, discrète et insistante, dans l'air froid de l'entrée.

Directement au-dessus de cette blancheur immaculée, sans qu'un millimètre de peau ne fût visible, se logeait le *nœud d'une cravate*. Une *soie lourde*, d'un *bleu nuit* si profond qu'il frôlait le noir, rehaussée d'un *motif jacquard* de minuscules losanges brillants. Le nœud, chef-d'œuvre de tension, parfaitement symétrique, serrait la gorge sans laisser la moindre mollesse. Cette cravate était la marque d'un homme qui jamais ne desserrait son emprise.

L'homme apparut. Une silhouette émergea de l'ombre de la carrosserie. Ses yeux sombres cherchèrent les miens. Un pas. L'autre. Le seuil fut franchi. L'air se fit plus dense, lourd de sa seule présence.

« Je suis en avance, Yvette. » Sa voix, rugueuse et basse, n'offrait nulle excuse, seulement le constat.

Je le laissai un instant savourer le silence, celui que je savais écouter mieux que quiconque. Mes lèvres s'étirèrent en un sourire qui promettait autant qu'il menaçait. « Le temps n'a jamais été votre maître, Monsieur. » Ma voix, un velours tendu. La chasse était ouverte, et je me tenais, immobile, au centre de l'arène.

Chapitre 3

Le Jeu de l'Ombre et du Désir : Le Magistrat Corrompu

Le crépuscule, déjà, s'insinuait dans le couloir quand Yvette atteignit la porte. Aucune bougie parfumée. Seulement cette poussière vieille, ce moisi sucré des lieux où l'interdit se consomme. Yvette ne flottait pas. Elle traversait l'espace avec la gravité d'une vestale s'offrant au sacrifice. Un ballet sombre se nouait, déjà, dans l'air lourd. Inexorable.

Le rideau. Velours cramoisi, bête épaisse avalant la lumière, les soupirs mêmes de la rue. Rempart brutal. Il pendait, lourd, rêche de ses couches de secrets, une étoffe plus sourde qu'une confession. Yvette ne l'effleura pas. D'une pleine main, elle saisit l'ourlet, tirant sec pour s'ouvrir un passage. Un froissement sourd et râpeux déchira l'air lourd. Puis le grincement ténu de l'anneau de bronze sur sa tringle. Son épaule s'avança. Ample et décidée. Mouvement d'une femme qui ne recule devant aucun abîme. Avant même d'entrer, ses yeux accrochèrent le pied massif d'une petite table ronde en acajou sombre. Juste là, à portée de main. Tourné en colonne, usé, poli par le temps. Une rayure profonde et brillante striait son flanc, près du sol. Cicatrice. Marque de mille bottes. Promesse silencieuse d'une violence passée, ou à venir.

Son entrée accomplie, la main d'Yvette ne lâcha pas le velours. Elle le raccompagna avec une lenteur solennelle, cette délibération apprise dans les maisons obscures. Les deux pans cramoisis se rejoignirent, se chevauchant. Seul un frottement soyeux, un murmure, scellait le monde extérieur. Aucune faille. Pas un rai du couloir n'aurait pu percer ce sanctuaire.

Le Magistrat. Là. Naturellement. Jamais homme n'avait autant aimé l'immobilité. Il trônait, crapaud de velours côtelé marron, calé dans l'angle de la cheminée et de la

bibliothèque. Trois pas à peine de la table d'acajou, à la droite d'Yvette. Son corps, masse sombre, se fondait dans l'ombre ambiante. Seuls ses yeux, deux fentes dans la pénombre, l'avaient déjà saisie quand elle avait fendu l'étoffe. Présence lourde, palpable. Prédateur, sans un mouvement, sans un son.

Le silence. T'imagines ? Un silence qui tord les boyaux. Yvette, le rideau refermé, son regard déjà sondant l'abîme du sien, fit un pas minuscule. À gauche. Son escarpin de cuir fin ne glissa pas sur le tapis persan. Il murmura. Un chuchotement sec, presque imperceptible. Feuille morte écrasée. Léger crissement du cuir sur la laine. Première note d'une symphonie de l'interdit. Ses mains, jointes sous la poitrine, les doigts entrelacés si serré que les jointures blanchissaient. Une raideur des muscles, palpable. Ses yeux ne le fixaient pas de front. Son regard s'accrochait au revers du col de sa veste en tweed sombre, un peu à gauche de sa cravate. Déviation infime. Fil de prudence tendu.

Le Magistrat ne cillait pas. Il la laissait mijoter, savourant la tension qu'il tissait. Il avait vu les mains nouées, le pli de la bouche. Cet instant précis, où elle pensait se contenir, fut celui où il frappa. Son pouce droit, posé sur l'accoudoir, glissa d'un millimètre. Lentement. Contre le velours côtelé. Un léger crépitement du tissu, un froissement que seule la tension de la pièce rendait audible. Le signal. La bête s'éveillait.

D'une voix grave et rocailleuse, qui déchira l'air plus sûrement que n'importe quel cri, il dit :

« Tu as mis le temps, Yvette. Le velours a soif. »

Son regard ne bougea pas, mais un sourire imperceptible tira un coin de ses lèvres, entaille dans son visage d'ombre. Yvette inspira à peine. Le crissement de son escarpin avait ouvert la porte. Sa voix portait la clé.

« Les convenances, Monsieur. Ne sont-elles pas le plus exquis des préludes ? »

Elle n'avait pas cillé. Sa voix, filet de miel et de défi, venait de sonder les profondeurs de l'homme assis là, si tranquille dans sa puissance. Un rire sec échappa au Magistrat, plus un raclement qu'un son joyeux.

« Exquis, oui. Mais si faciles à briser. Approche, Yvette. Ne me laisse pas attendre. »

Chapitre 4

Le Cœur Sauvage du Mafieux : L'Obsession de la Pègre

****Chapitre 4 : Le Cœur Sauvage : L'Obsession d'un Empire****

La Fleur du Mal exhalait le tabac froid et les serments rompus. Au cœur de ce boudoir qu'on disait confessionnal, je trônais. Assise, le corps tendu derrière l'acajou massif, mon dos s'ancrait dans le cuir capitonné, un dossier qui avait bu plus de trahisons que les gargouilles ne crachent l'eau de pluie. Les lourds rideaux de velours cramoisi, épais, retenaient le monde extérieur. Seule la lampe de banquier osait déchirer l'obscurité, projetant son halo blafard sur la surface lustrée du bureau.

Sous mes doigts fins, le Sphinx de bronze gisait. Son poids, celui des tombeaux et des certitudes, une enclume pour l'âme. Patiné par l'âge et les confidences chuchotées, son bronze ancien buvait la lumière, révélant des reflets cuivrés, presque rouges, sous l'abat-jour de jade sombre. Froid. Toujours. Une froideur métallique et impassible, comme le cœur qui bat sous la poitrine de ceux qui ont tout vu. Mon index glissa. Non, pas une caresse tendre. Une reconnaissance. Le long de l'arête vive, presque coupante, de l'aile repliée, je descendais lentement, sans hâte, jusqu'à l'effilement de son extrémité.

Le frôlement s'éteignit sur l'arête froide. Un son si ténu qu'il était presque inaudible, un murmure métallique né de la friction de ma peau sur le métal, plus ressenti sous ma pulpe qu'entendu par l'oreille nue. Le soupir d'une âme ancienne, un léger crissement sec qui n'interrompait pas le silence épais de la pièce, mais l'approfondissait. L'écho de mes pensées, pas plus bruyant que le glissement d'une ombre.

Sans un flottement, mon regard se posa net sur le grand livre de caisse. Pas un roman, non, mais le registre de mes vérités. Rectangulaire, épais, gonflé de pages noircies par les chiffres et les noms. Sa reliure de cuir noir, vieillie, les coins émoussés, presque polis par des années de mains avides. La lumière s'écrasait sur sa couverture, révélant la patine et les fines craquelures du cuir, tandis que les tranches s'abîmaient dans l'ombre profonde.

Mes mains, pourtant, restaient immobiles. Ancrées à plat sur l'acajou lustré, comme deux feuilles mortes de bronze, elles reposaient côte à côte, à quelques centimètres du Sphinx. La base de mes paumes bien à plat, la chaleur de ma peau se dissipant à peine dans la froideur du bois. Les doigts, légèrement écartés, gardaient une tension discrète, non pas un raidissement, mais une énergie contenue, prête à se déployer. Les phalanges droites, allongées sur la surface, leurs extrémités effleurant sans presser. Pas un mouvement vers le livre de caisse. Une attente. Le corps savait ce qu'il allait faire, mais l'esprit ne se pressait jamais.

Le drame gisait là, niché dans cette observation, dans ce que l'œil dévoilait. Mon regard ne flottait jamais. Il se posait, implacable, sur une marque d'usure ancienne. Une petite tache ovale et lisse, presque polie par d'innombrables contacts. Trois centimètres du bord inférieur, au centre de la couverture. Un noir plus doux, plus mat, tirant sur un gris anthracite, un contraste avec le brillant et les craquelures plus marquées du reste du cuir. La taille d'un ongle de pouce. Ici, mon pouce s'était posé mille fois pour ouvrir, pour inscrire une dette, un profit, un nom. Les veines fines du cuir convergeaient, comme des rides vers une vieille cicatrice. Le sceau de ma persévérance.

Mais la persévérance, d'autres l'appellent obsession. Et l'obsession, elle a le goût du sang et des comptes qu'on ne solde jamais tout à fait. Ce livre était le fil de ma vie, le réseau nerveux de mon empire. Les noms y dormaient, les chiffres y hurlaient en silence.

Un visage surgit, ombre dans l'ombre de ma pensée, celui d'un homme qui avait osé se dresser, un adversaire que j'avais réduit au silence. Ses yeux injectés, sa voix rauque résonnèrent, non dans la pièce vide, mais en moi, écho froid d'un passé que je maîtrisais.

« Tu crois tenir la ville dans tes mains, maquerelle ? Tu n'es qu'une ombre. »

L'ombre. Toujours l'ombre. C'était sa faiblesse, jamais la mienne. La sienne, de croire qu'une femme ne peut être qu'une ombre. Mes lèvres esquissèrent à peine un sourire intérieur qui ne trahit rien au-dehors. Mon empire ne tient pas la ville, mon cher, il la possède. Et l'ombre est là où se cache la vraie lumière. L'attente s'achevait. Le signal de l'esprit venait d'être donné.

Chapitre 5

Les Fantômes de l'Ambassadeur : Secrets Diplomatiques

****Chapitre 5 : Les Fantômes de l'Ambassadeur : Secrets Diplomatiques****

La porte s'entrouvrit, déchirure de lumière tamisée dans l'obscurité du couloir. Yvette, ma fleur de nuit, se tenait là, vivante, incarnation de la promesse que mes murs contenaient. Un sourire à peine esquissé courbait ses lèvres de cerise, l'accueil silencieux que mes alcôves connaissaient par cœur. La pièce, autour d'elle, respirait le velours cramoisi et l'ambre, une pointe discrète de cyprès vibrant dans l'air. Le feu ronronnait doucement dans l'âtre, léchant les bûches de chêne, sa chaleur caressant les étoffes.

Une silhouette emplît l'embrasure : l'Ambassadeur. Un homme dont la présence, même immobile, faisait loi. Il ne franchit pas le seuil à la légère. Ses bottines de cuir impeccable effleurèrent le tapis persan, mais son corps demeura un instant en suspens, hésitant entre deux mondes.

Ses yeux bleus, froids comme l'acier sous la lune, balayèrent d'abord mes tentures de soie grenat, les tableaux discrets aux cadres dorés, la lueur vacillante des bougies sur la statuette de Vénus. Il ne cherchait pas Yvette, pas encore. Il auscultait l'endroit, mesurant le luxe et le secret, s'assurant que l'écrin serait digne de son diamant. Il prenait possession de l'espace par cette observation clinique, l'inspectant comme un traité avant de le signer.

Ses mains, gantées de daim d'un gris irréprochable, restèrent immobiles le long de ses cuisses, le temps d'une inspiration silencieuse, presque inaudible. Il se tenait là, figé, absorbant l'atmosphère dense. Sa main gauche, l'anneau de famille au doigt, se tendit.

Non vers Yvette. Elle effleura la lourde étoffe du rideau de velours masquant le couloir, un tissu si dense qu'il étouffait le moindre son. Un geste fugace, dicté par une habitude ancienne, vérifiant la richesse du drapé, sa capacité à englober les bruits du monde. Il s'assurait de l'isolement, du secret absolu.

Ce n'est qu'après ce contact avec le tissu, après avoir marqué son territoire d'une touche imperceptible, que son regard revint à Yvette. Le masque tomba, enfin, un peu. Il la dévora des yeux, non plus avec la curiosité froide du diplomate, mais avec la faim discrète de l'homme, ses désirs à peine voilés par une politesse de façade. Un sourire lent courba ses lèvres, mais il n'atteignit jamais ses yeux. Le jeu commençait.

Un sourire figé, une promesse sans âme. Ses yeux glissèrent, sans s'attarder sur le décolleté ; cela lui aurait paru vulgaire. Ses pupilles d'acier s'arrêtèrent, d'une précision chirurgicale, sur la pampille de diamant qui pendait au creux de la gorge d'Yvette. Une goutte de lumière scintillait faiblement sur sa peau pâle, juste au-dessus du ras-de-cou de velours noir. Il évaluait sa pureté, son coût, et par extension, la valeur de ce qu'il convoitait.

Yvette, ma fine mouche, comprit le langage sans paroles. Ses mains, sagement croisées devant son ventre, firent un mouvement à peine perceptible. Un index effleura le revers de son poignet gauche, ses doigts serrant un instant la fine étoffe de sa manche. Ni gêne, ni pudeur. Un geste de *contenance*, une infime contraction signifiant une maîtrise, une promesse de rythme qu'elle seule dicterait. Un signal silencieux de son propre pouvoir, un rappel qu'elle restait maîtresse de son corps, même sous ce regard scrutateur.

L'Ambassadeur prit une respiration imperceptible, sa poitrine se gonflant à peine. Ses lèvres fines, bien dessinées, s'entrouvrirent. Les trois premiers mots résonnèrent dans l'air feutré :

« Cet endroit... est... charmant. »

Le ton, grave et suave comme un vieux porto, articulait chaque syllabe avec une précision mesurée. C'était la voix d'un homme qui connaissait l'art de convaincre sans élever le ton. Son corps, rigide, effectua un infime déplacement : son pied gauche avança d'un demi-pas. Juste assez pour briser la ligne invisible, pour marquer son entrée effective dans l'espace intime qu'il venait d'inspecter. Une avancée discrète, mais déterminée.

Yvette, elle, ne cilla pas. Ses yeux verts profonds quittèrent le diamant qu'il avait fixé pour se poser, avec une précision redoutable, sur le nœud de cravate de l'Ambassadeur. Un travail d'orfèvre, impeccablement serré, d'un noir profond, sans un pli. Elle y cherchait le signe de sa rigueur, le point d'ancrage de son impeccable apparence.

Le compliment, distillé avec la ruse d'un serpent, flottait dans l'air. Yvette n'était pas femme à se jeter sur la parole. Une légère inclinaison de la tête, gracieuse et à peine perceptible, fut sa première action. Un acquiescement silencieux qui acceptait la louange sans pour autant s'y soumettre. Ses lèvres restèrent closes, un sourire léger effleurant à peine leur commissure, prometteur mais non acquis.

« Monsieur l'Ambassadeur, » murmura-t-elle, sa voix aussi douce que le froufrou de la soie. « Votre présence rend tout plus... accueillant. »

Il ne laissa pas son regard s'attarder sur son visage. Ses yeux bleus, aiguisés, glissèrent de nouveau. Cette fois, ils se posèrent, avec une intention manifeste, sur le petit guéridon de bois précieux. Sur ce guéridon, une carafe de cristal, gorgée d'une liqueur ambrée, et deux petits verres à pied attendaient, prêts. Un signal clair. Son regard réclamait le confort, la prochaine étape du rituel.

Yvette, ma belle, n'hésita pas. Son corps pivota avec grâce et fluidité de la hanche, la faisant se tourner d'un quart de tour vers le guéridon. Son pied droit glissa d'un

souffle sur le tapis. Au même instant, sa main, l'alliance discrète au doigt, atteignit la poignée de la carafe de cristal. Le tissu de sa robe de soie émit un très léger froufrou, un murmure soyeux se mêlant à l'odeur d'ambre.

L'Ambassadeur ne quitta pas Yvette des yeux. Il observait son geste, la façon dont ses doigts délicats prenaient possession de l'objet, comme il aurait observé un mécanisme se mettre en branle. Son corps restait parfaitement immobile, ancré sur le tapis, statue d'exigence.

Les doigts fins d'Yvette enserrèrent le bouchon de cristal. D'une torsion légère du poignet, elle le retira. Un léger sifflement feutré rompit l'air, le son du verre contre le verre se séparant, suivi d'un discret "pop" à l'instant où le joint céda. Elle déposa le bouchon avec une précision exquise sur le guéridon, sans le moindre cliquetis superflu.

« Puis-je vous servir, Monsieur l'Ambassadeur ? » demanda-t-elle, sa voix discrète comme le crépitement du feu.

Sans une once d'hésitation, elle inclina la carafe. Le liquide ambré, une liqueur épaisse et douce, coula. Un filet doré, régulier et silencieux, emplit le premier verre à pied, son murmure presque inaudible contre le cristal.

L'Ambassadeur ne bougea pas d'un cil. Son regard, d'une fixité absolue, absorbait la scène, chaque détail de l'exécution, comme s'il s'agissait d'une performance dont il était le seul juge. Il savourait le spectacle de cette obéissance silencieuse et élégante, immobile, le corps raide, l'œil avide.

Chapitre 6

La Chute des Masques : Le Grand Scandale

"Partie." Le mot s'étalait, griffonné sur le papier bon marché, sous mon pouce. L'onix de ma bague effleurait la tache d'encre noire, le prénom malhabile de Léonie. Le tabac froid, l'alcool frelaté s'accrochaient, poisseux, à la fibre sèche du papier. L'acajou poli de la table de jeu, froid, respirait l'attente sous mes paumes. Mes avant-bras se nouaient, une tension sèche courait sous la peau. Sans un bruit, le pouce glissa, ancrant la missive sur le bois. Je la poussai vers le bord, hors de mon champ immédiat. Une preuve à portée.

Ma tête pivota, sèche, un craquement ténu dans la nuque. Mon regard s'ancra sur la poignée de laiton terni, celle de la porte du salon. L'aube grise peinait à percer le brouillard d'octobre. Une lutte vaine, comme ma propre attente. Un silence épais, gluant, emplissait la pièce.

Brutal. Le carillon de la porte d'entrée déchira l'air. Un *ding-dong* grave, insistant. Puis un second. Un troisième. L'insistance martelait mes tympanes, une offense. Mes pupilles se contractèrent en points noirs serrés. Sur l'acajou, mes doigts se raidirent, jointures blanchies.

L'écho du dernier *ding-dong* mourut. Un silence plus lourd. Seul mon cou avait cédé, brisant l'immobilité de mon buste. Mon regard avait quitté la poignée pour se ficher sur l'horloge de bronze, six heures et quart, au-dessus de la cheminée. Un froissement lointain de tissu, un léger grincement de plancher. Ils s'éloignaient dans le couloir. Une fille, une servante, partait répondre à l'intrus. Mon sort allait se jouer. Mon regard trancha l'espace. Il glissa du cadran de bronze, contourna la bibliothèque et la cheminée, pour se ficher, millimètre par millimètre, sur le bord inférieur du

panneau central de la porte du salon. Là où la moulure rencontrait le bois nu, une blessure invisible.

Une vibration. À peine. Elle parcourut le bois. La porte s'entrebâilla. Marguerite entra. L'échine courbée, sa robe de soie froissée témoignait d'une nuit sans repos. Pas un mot. Ses yeux fuyants ne se posèrent pas sur moi. Ils ne le pouvaient. Elle serrait une étoffe sombre, comme un bouclier, contre sa poitrine.

"Alors ?" Le mot sortit de ma gorge, pierre sèche, sans chaleur.

Elle leva enfin ses yeux, ses lèvres tremblantes. "Elle... elle est partie, Yvette." Le nom roula comme une condamnation.

"Je sais." Ma voix, un murmure tranchant l'air comme une lame, ne lui laissait aucun répit. "Où est-elle allée ? Qu'a-t-elle emporté ?"

Marguerite tendit l'étoffe, geste lent et lourd. "Ça. Et... le registre. Celui du baron de Crequi." Sa voix s'étrangla sur les derniers mots.

Mes doigts s'agrippèrent à l'acajou. Léonie. Partie. Avec *le registre*. Le sang glaça mes veines. Le scandale n'était plus un bruissement lointain, une menace éthérée. Il frappait à ma porte. Un marteau sur l'os. La fin du monde.

Chapitre 7

L'Héritage d'Yvette : Reine des Âmes

Elle tenait la clef. Non pas une chimère, mais l'outil brut, forgé dans la sueur et les tripes, celui qui ouvre les destinées ou les referme à double tour sur les illusions. Ma gamine, Yvette, la gamine qui allait se consumer pour régner, serrait ce jour-là son futur entre des doigts qui n'étaient pas encore tout à fait ceux d'une femme. Un froid sec, mordant, de laiton vieilli, lui pénétrait la peau, lui remontait le bras comme une vérité glacée : le monde est matière, pas songe. Ce n'était pas un gel mortel, plutôt la fraîcheur entêtante d'une cave où l'on garde les secrets les plus lourds, les vins les plus obscurs. La patine grise et mate de la tête de la clef, usée par tant de serrures forcées ou déverrouillées, striée de sillons minuscules, mordait la paume. Une âpre rugosité qui disait les combats passés, une promesse de ceux à venir.

Le fût, pourtant, offrait une toute autre caresse. Il était d'un poli étrange, cireux, doux et soyeux sous le pouce qui glissa pour en vérifier la substance. Des milliers de mains anxieuses ou triomphantes avaient poli ce métal, l'avaient imprégné d'une sensualité muette, presque animale. Mais les crénelures, elles, conservaient leur tranchant, promesses de morsures dans le mécanisme des choses. Yvette n'a pas lâché ce fardeau de plomb. Ses doigts se sont refermés sur l'objet avec une avidité qui trahissait la faim secrète, tandis que le pouce parcourait le fût, gravant la sensation de cette prise. J'ai vu la tension monter le long de son avant-bras, une crampe invisible sous la peau encore jeune. Son épaule droite s'est abaissée d'un souffle, comme si ce petit morceau de métal venait d'ancrer son âme au réel, la tirant à elle sans pitié.

Son regard, une fois la sensation imprimée, n'est pas resté à contempler la clef. Il a balayé la pièce, frôlé les visages des filles attablées dans le coin, ces chaires molles qui attendaient leur tour, puis a filé vers la porte massive des salons, le sanctuaire où

se jouait la danse des corps et de l'argent. Enfin, il a percuté le grand miroir au fond, là où l'on ne peut se mentir. Le miroir lui a renvoyé l'image d'une enfant qui venait de comprendre la brutalité du pouvoir. Le muscle orbiculaire de ses paupières s'est plissé aux coins externes, une réduction volontaire du monde, pour ne plus capter que l'essentiel. Une ligne, fine et impitoyable.

La commissure droite de ses lèvres a frémi, une ébauche de rictus, pas un sourire. Une corde tendue qui se testait, révélant une pointe d'amertume mêlée à une fierté froide, toute neuve. Le menton s'est contracté à peine, juste ce qu'il fallait pour faire saillir la mâchoire, une discrète mais irrévocable fermeté. Le détail qui l'a clouée, qui a mordu son regard plus que tout, fut l'ombre. Sous sa pommette gauche, elle s'était creusée, plus nette, plus profonde, redessinant le contour de son visage d'une arête nouvelle. Avant, c'était la douceur de l'enfance. Dans cette glace, elle voyait le profil d'une femme qui commençait à se durcir, à se forger. "On naît tendre, gamine, mais on se durcit pour régner," lui avais-je craché un jour, ma voix rauque se mêlant au souvenir. Elle a fixé cette ligne d'ombre comme une cicatrice qui marque le passage, le point de non-retour.

La seconde qui suivit cette fixation fut d'une clarté brutale. La pression sur la clef a augmenté d'un coup, une contraction sèche, quasi convulsive. Ses doigts, qui enserraient déjà le métal, se sont resserrés encore, le pouce s'enfonçant dans la matière avec une force inattendue. Ce n'était plus une prise, mais une fusion charnelle. La clef et sa main ne faisaient plus qu'un bloc, un instrument prêt à mordre. Le métal a gémi, la sensation d'une compression maximale s'est imprimée dans sa paume, une empreinte indélébile. Dans le reflet impitoyable de la glace, un ultime détail se dessina avant que son regard ne se détourne : une infime et rapide contraction des pupilles. Elles ont rétréci d'un millième de seconde, un objectif qui fait la mise au point finale, tranchant net sur le flou pour ne garder que l'essentiel. Une décision scellée. Puis, son regard s'est arraché du miroir, aussi net que ses doigts avaient serré la clef. Le passé était derrière elle, l'avenir venait de prendre corps.

Son regard, désancré de son propre reflet, n'a pas erré. Il a fusé en ligne droite, sans la moindre déviation, et s'est cloué sur la porte massive des salons. Pas sur les filles, non. Les filles, c'était son cheptel, sa vulgaire monnaie d'échange. La porte, elle, était le territoire à conquérir, l'endroit où le pouvoir se jouait. Ses yeux ont percé le bois sombre, anticipant chaque ombre, chaque murmure derrière cette barrière. Sa main droite, toujours fusionnée à la clef, s'est levée d'un mouvement sec, sans inertie, le coude à peine décollé. La clef a pointé directement vers le centre de la porte, une désignation froide, une affirmation silencieuse de possession à venir. Le bout du métal s'est immobilisé dans l'air, à une trentaine de centimètres de son corps, compassé vers sa destination.

Le premier mouvement de son corps n'a pas été une grande enjambée. Une impulsion contenue. Son pied gauche, ancrage de son ancienne vie, a d'abord effectué une légère rotation sur le talon, un pivot d'environ cinq degrés, orientant subtilement sa hanche gauche vers l'avant. C'était la mise en tension d'un prédateur. Immédiatement après, son pied droit s'est décollé du sol avec une discrétion absolue, un petit pas en avant d'environ vingt centimètres. Le talon a effleuré le parquet avant que la plante du pied ne se pose avec une fermeté silencieuse. Son poids a basculé sur ce pied droit, son corps s'inclinant vers l'avant, une flèche prenant son élan. Pendant ce déplacement, son regard ne vacillait pas. Il restait cloué, avec une fixité érotique, sur le bouton de cuivre de la poignée de la porte. Pas la serrure. Le bouton. Ce rond de métal usé par des milliers de mains, ce point de contact qui ouvrait le passage. Le seul qui comptait.

FIN

Merci d'avoir lu "Les Labyrinthes d'Yvette : Mémoires Nocturnes de l'Après-Guerre"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)